
Frédéric Xerri
La Dame du petit train

Frédéric Xerri

La Dame du petit train

© Frédéric Xerri, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1983-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il est des histoires que l'imagination ne peut créer. Celle-ci en fait partie.
Librement inspirée d'une histoire vraie.

À Eilleen et David

-1-

— Le feras-tu ? Le feras-tu pour moi ?

J'étais encore en train d'assimiler ses mots quand il ajouta, l'air légèrement gêné…

— Tu sais, j'y ai longuement réfléchi. J'ai fait le tour de mes amis. J'ai cherché… et il n'y a que toi. Toi seul peux comprendre cette situation. Toi seul peux accepter ce genre de service.

Je connaissais David depuis vingt-cinq ans. Depuis que nos activités professionnelles nous avaient offert la chance de nous croiser. Je dis « la chance », car notre rencontre avait, dès les premières minutes, eu la saveur d'un coup de foudre bien plus que celle d'un simple rendez-vous professionnel.

Son charisme ravageur, sa finesse d'esprit et sa liberté de ton sans fard m'avaient conquis.

De son côté, je pense qu'il avait perçu en moi un potentiel d'entrepreneur qui le ramenait près de vingt ans en arrière, comme un écho de lui-même à mon âge. Cette admiration réciproque avait scellé une amitié indéfectible, malgré les années et la rareté de nos rencontres – chacun étant trop souvent absorbé par ses obligations professionnelles.

David m'avait laissé plusieurs messages dans les semaines précédentes pour me demander quand nous pourrions nous voir.

Mon agenda de ministre m'avait fait promettre à plusieurs reprises de lui fixer une date, sans que je ne parvienne jamais à trouver le bon moment.

Voyant son insistance, j'avais annulé un dîner et lui avais proposé le créneau ainsi libéré.

C'est dans le charmant restaurant d'un hôtel près de l'Opéra Garnier qu'il m'avait donné rendez-vous.

Bien sûr, David connaissait le propriétaire. Ses activités de conseil, ainsi que ses mandats d'administrateur, lui avaient ouvert les portes du tout-Paris.

À chaque fois que je me trouvais en sa compagnie, je me sentais irréductiblement provincial. Peu habitué à cultiver mon réseau, je déclinais systématiquement les invitations parisiennes, sauf si elles présentaient un intérêt direct pour mon activité ; et, finalement, je fréquentais peu le monde des affaires.

David, lui, était l'exact contraire : un virtuose des relations sociales qui

entretenait ses contacts avec un soin méticuleux. Ses manières de vieille France lui conféraient une élégance aristocratique, qui rehaussait encore son érudition et l'ascendant qu'il exerçait sur autrui. Et puis, ses yeux pétillants achevaient de le rendre irrésistible.

Lorsque j'arrivai, il était déjà là, en grande discussion avec le propriétaire des lieux, lui prodiguant ses conseils en matière de transmission d'entreprise. Celui-ci, désemparé, lui confiait son désespoir : voir l'œuvre de sa vie livrée à la merci de ses enfants et de leurs conjoints, tous déchirés par des querelles sans fin.

Il se leva, et nous nous embrassâmes chaleureusement. Il me présenta à son interlocuteur, soulignant mon parcours professionnel, puis nous nous installâmes avant de plonger dans le menu.

— Tu voudras bien le faire ? questionna-t-il encore.

— Évidemment, je le ferai, répondis-je d'instinct, en le regardant droit dans les yeux avec un air que je voulais calme et rassurant, tout en tentant de dissimuler ma surprise devant une demande aussi inattendue.

David avait dû longuement mûrir sa demande. Et même si nous nous connaissions bien, celle-ci conservait un caractère inattendu, voire déconcertant, difficile à formuler.

Le stress l'avait poussé à se lancer plus tôt que prévu : nous n'étions qu'aux entrées lorsque les mots jaillirent de sa bouche, avec une urgence qui me surprit.

Étonné, et après avoir répondu que je le ferais, je reprenais une gorgée de vin rouge pour me donner une contenance, sans savoir comment rebondir.

— Très bon choix. Ce vin est délicieux, dis-je pour rompre le silence.

Puis, me reprenant…

— David, pourrais-je en savoir davantage ? Raconte-moi… Comment tout cela a commencé ?

En prononçant ces mots, je n'imaginais pas le voyage qui allait s'ouvrir à moi. Un voyage aux confins de l'intime et de l'amitié. Celui d'une longue nuit qui resterait à jamais gravée dans ma mémoire.

-2-

— Ce qui est drôle, c'est qu'au départ, j'allais rejoindre ma fille en Angleterre. C'était il y a tout juste vingt ans.

Claire, ma fille aînée, venait de décrocher un stage de fin d'études à Rugby, cette petite ville discrète du Warwickshire, perdue entre Londres et Birmingham. Tu connais cette relation presque fusionnelle qui nous lie depuis sa naissance : l'idée de ne pas savoir dans quelles conditions elle était installée m'avait décidé à faire le déplacement.

Arrivé par l'Eurostar à Waterloo, j'avais pris le métro en direction de la gare de Euston. Muni de mon billet, je m'étais dirigé vers le wagon où se trouvait ma place, prêt à endurer les cinquante minutes de trajet.

À l'époque, les trains anglais étaient bien moins confortables que leurs homologues français. C'est donc avec un mélange de résignation et de dégoût que je me dirigeais vers ma place dans ce wagon qui sentait la poussière, le café séché et le désinfectant bon marché.

Ce jour-là, le train était presque vide. Me disant qu'il se remplirait en route, je respectais scrupuleusement mon numéro de place qui m'amenait en première classe, juste en face d'une femme plongée dans la lecture d'un roman, en attente du départ.

En réalité, dans ces trains de banlieue, les places étaient libres. Mais je l'ignorais. Par habitude, j'avais méthodiquement respecté le numéro indiqué sur mon billet. Et me voilà donc installé juste en face de cette femme, alors que le wagon était désert.

À ce moment-là, elle avait sans doute imaginé le pire : soit j'étais un excentrique, soit un lourdaud prêt à l'importuner. Pourtant, lorsque je l'avais saluée d'un discret "Hello", elle avait répondu par un hochement de tête et un sourire à peine esquissé, comme si elle avait décidé de me donner le bénéfice du doute.

Je pris le temps de l'observer…

C'était une femme d'une élégance discrète mais indéniable. Chaque détail de sa tenue trahissait un soin méticuleux : rien n'était laissé au hasard, pas même le plus infime accessoire.

Elle portait une veste en daim, d'une coupe impeccable, sans doute signée d'une grande maison de couture. Le tissu, souple, épousait parfaitement ses épaules. Sous celle-ci, un pull en cachemire, d'un bleu profond, apportait une touche de douceur à l'ensemble. Son pantalon à pinces, d'une coupe classique, complétait cette tenue avec une élégance intemporelle.

Mais ce qui frappait surtout, c'était la façon dont elle avait su marier rigueur et fantaisie. L'ensemble, bien que strict, était subtilement rehaussé par des bijoux qui trahissaient une personnalité plus complexe qu'il n'y paraissait : une paire de boucles d'oreilles aux motifs ethniques, un pendentif du même style, ainsi qu'une magnifique bague sertie de diamants.

J'ai tout de suite remarqué l'absence d'alliance. Je ne sais comment l'expliquer, mais je sais que je me suis fait la réflexion. Cela aurait-il changé quelque chose de mon côté ? J'en doute. Du sien ? Je ne sais pas.

Bref...

Nous nous retrouvons donc l'un en face de l'autre, dans ce wagon presque vide, alors que le train s'ébranle. Peut-être as-tu toi aussi déjà vécu cette situation, toi qui voyages souvent : ce face-à-face imposé dans un train, cette promiscuité involontaire qui suscite une gêne immédiate. En tout cas, de mon côté, une tension me saisit toujours. Je me raidis, ne sais plus où poser les yeux ; je bouge pour tenter de m'installer confortablement sans avoir l'air d'un pantin désarticulé ou d'un ado avachi.

Ainsi, une fois installé dans le siège miteux de ce train régional, je fermai les yeux, bercé malgré moi par le roulis du wagon. Mais à peine avais-je somnolé que mes narines s'éveillèrent.

Son parfum.

Tu vas sourire, j'en suis sûr. Pourtant, c'est la vérité : son odeur m'a ensorcelé. Jamais je n'avais perçu quelque chose d'aussi sensuel, d'aussi énigmatique… et, osons le mot, d'aussi érotique. Une fragrance complexe, où se mêlaient subtilement son parfum et l'effluve unique de sa peau. Une essence qui lui appartenait en propre, et qui, encore aujourd'hui, électrise mes sens à son simple souvenir.

Les narines pleines d'elle, voilà mon cerveau qui s'emballe. Je n'arrive pas à le raisonner. Dans un délire complet, je nous imagine dans les bras l'un de

l’autre, mon visage enfoui dans la douceur de ses cheveux. J’ai chaud et je me sens sourire malgré moi. Alors, je me dis que si je la regarde, tout cela va se calmer. J'ouvre les yeux. Et là, stupeur ! je m'aperçois qu’elle m’observe. Nos regards se croisent.

J’ai dû virer au rouge pivoine. J’en suis certain.

Pour la première fois, j’avais senti ses yeux marrons en amande, légèrement moqueurs, mais d’une douceur infinie, se poser sur moi. Je dois l’avouer : j’étais complètement déstabilisé. C’est drôle, d’ailleurs. Quand j’y repense, cette gêne me rappelait mes premiers émois d’adolescent. Pourtant, j’avais plus de cinquante ans, une vie bien remplie : installé, marié, père de deux enfants, avec une carrière professionnelle éclatante. Tout allait pour le mieux.

Et me voilà dans un train de banlieue londonienne, bouleversé par l’odeur et le regard d’une femme à qui je n’avais encore jamais adressé la parole.

À ce moment-là, une urgence m’a saisi. Le train roulait depuis plus de trente minutes, et dans moins de vingt minutes, il me faudrait descendre. La panique montait. Je sentais que je devais agir, prendre une initiative. Mais laquelle ?

Lui parler ? Sans doute. Mais pour lui dire quoi ? Lui demander son numéro ? Impensable, trop vulgaire.

Machinalement, j’ai fouillé dans ma sacoche en cuir, celle qui ne me quittait jamais. J’en ai sorti quelques papiers couverts de notes griffonnées. En cherchant encore, mes doigts ont effleuré un livre que j’avais glissé au départ.

Tu sais à quel point j’aime Tchekhov. Pour me mettre dans l’ambiance, j’avais acheté la version anglaise de « La Dame au petit chien », avec l’idée de le lire pendant le voyage.

C’est alors qu’une idée m’a traversé l’esprit. J’ai sorti mon stylo et écrit ces mots :

Madame,
Je me permets de vous offrir ce livre, de mon auteur préféré.
Je serais ravi d’en discuter avec vous, si le cœur vous en dit…
Très sincèrement,
David
J’y ai ajouté mon adresse e-mail.

L’idée et les mots étaient venus spontanément. Quand je me suis levé pour descendre, je le lui ai offert, elle a semblé très surprise, mais a accepté le cadeau